Le vice-amiral Guépratte A LILLE

IL A REMIS LE DRAPEAU DE L'ASSOCIATION DES ANCIENS MARINS DU NORD

La remise officielle du drapeau à l'Association des Anciens Marins du Nord, a été faite hier, sur la Grande-Place de Lille, par le vice-amiral Guépratte, en présence des Sociétés suivantes, venues, en grande partie, avec leurs drapeaux : Le Souvenir Français, conduit par M. le Commandant Pajot, les Défenseurs de Lille, présidée par M. Vyt, les Sous-Officiers de Lille, les Anciens des 33e, 233e et 5e d'infanterie, les Anciens Coloniaux, Anciens Cuirassiers, Anciens Chasseurs à Pied, Anciens du 43e, du 127e, du 1er de ligne, de l'Armée d'Orient, du 6e Chasseurs à Cheval, du Génie de Syrie, les Anciens Militaires du Train, l'Amicale Cusseau, l'Association Philanthropique, l'Union Nationale des Combattants, les Anciens de l'Afrique du Nord, la Ligue des Chefs de Section et des Officiers de réserve conduite par MM. Lherault, Roseaux, Guérin et le Lieutenant De Pawlovski ; la Ligue Maritime et Coloniale avec une délégation de l'Amicale des Anciens Bretons.

LE VICE-AMIRAL GUEPRATTE

procédant sur la Grand'Place de Lille à la remise du drapeau de l'Association des Anciens Marins du Nord.

A 11 h. 30 exactement, la « Fanfare de Fives » qui prêtait son concours à la cérémonie, sonna le « Garde à vous » et M. le Vice-Amiral Guépratte accompagné du Capitaine de vaisseau Decoster, passa les Sociétés en revue et salua les personnalités présentes : MM. Gimat, conseiller de Préfecture, représentant M. Hudelo, Préfet du Nord ; Coolen, conseiller municipal, représentant l'Administration; Guilbaut, conseiller général ; Coissard, chef de la Sûreté, qu'il félicita particulièrement pour l'excellent service d'ordre apporté. M. l'Amiral Guépratte, apercevant quelques marins dans la foule, tint à aller leur serrer la main.

Après avoir déposé une gerbe de fleurs à la Colonne Commémorative, il s'adressa alors à la population lilloise qu'il félicita pour sa tenue durant la guerre dernière. Prenant le drapeau offert à l'Amicale par M. le Lieutenant de vaisseau Damour, il l'offrit à M. Carton, président de l'Amicale et le remercia du titre de Président d'honneur qu'on lui accordait et dont il était fier. La cérémonie prenant fin, un cortège se forma, précédé de la « Fanfare de Fives » et la garde d'honneur du drapeau fut confiée à la Mutuelle des Défenseurs de Lille et à l'Amicale Cusseau.

BRASSEURS DU NORD

Les membres de la Commission du Syndicat des Brasseurs de la région du Nord ont tenu leur réunion mensuelle à Lille, sous la présidence de M. Emile Doutremepuich.

M. le Président expose comment, par suite du renchérissement des matières premières et des augmentations de salaires, la situation de la brasserie devient de plus en plus difficile et bien des bilans se solderont vraisemblablement cette année par des déficits.

L'assemblée examine la situation de l'industrie brassicole dans les divers arrondissements de la région et adopte les suggestions de M. Doutremepuich pour entreprendre, dans la mesure du possible, une lutte efficace contre les difficultés du moment, en particulier en fabriquant des qualités de bière répondant aux demandes des clients et en compressant de plus en plus les frais généraux.

En vue d'intensifier la propagande en faveur de la bière, les brasseurs mettront leurs usines à la disposition des directeurs d'enseignement, pour organiser des visites de brasseries dont les élèves tireront le plus grand profit.

M. Doutremepuich rappelle les dispositions de la loi sur la propriété commerciale qui sera incessamment discutée devant le Sénat et suivie par le syndicat.

Une délégation est nommée à l'effet de participer en août prochain à la visite des houblonnières du Nord, organisée par le Syndicat des Planteurs de la région d'Hazebrouck.

L'assemblée décide d'allouer comme les années précédentes, deux prix de 250 fr. et cinq médailles aux lauréats de l'exposition de houblons du Nord.

Elle constate ensuite que la brasserie ne se trouve pas suffisamment représentée au sein des Chambres de Commerce.

Les questions de la taxe d'apprentissage et des impositions sur les frais supplémentaires alloués aux ministres pour les produits fabriqués, font l'objet d'un examen attentif de la part de l'Assemblée.

En ce qui concerne la brasserie, ses intérêts ont été depuis longtemps confiés au syndicat de la « Brasserie et de la Malterie française » dont le siège est à Paris, et qui a donné jusqu'à présent aux brasseurs toute satisfaction.

Le syndicat donne une adhésion de principe à la Foire Commerciale de Lille pour 1927, et, sur la proposition de M. Doutremepuich, l'assemblée prend la résolution d'adhérer, dans la plus large mesure possible, aux caisses régionales de compensation pour assurer des allocations familiales aux ouvriers et employés de brasserie.

ROSETTES, PALMES

Sont nommés :

OFFICIERS D'INSTRUCTION PUBLIQUE : MM. Bresseint, à **La Madeleine-lez-Lille** ; Codron, à **Liévin** ; Dabancourt, à **Anzin** ; Olivier, à **Templeuve** ; Péronnet, à **Nœux-les-Mines**.

OFFICIERS D'ACADEMIE : MM. Busignies, à **Valenciennes** ; Cardon, à **Leers** ; Dornier, à **Wattrelos** ; Dupuis, à **Sailly-Labourse** ; Guillotin, à **Valenciennes** ; Guillotin Jules, à **Aulnoy-lez-Valenciennes** ; Leclercq, à **Loos-en-Gohelle** ; Lucas, à **Bruay-en-Artois** ; Maes, à **Liévin** ; Mlle Marlière, à **Valenciennes** ; Petit, à **Avesnes-lez-Aubert** ; Mme Ringot, à **Valenciennes**.

La Manifestation Laïque de Cambrai a obtenu hier un succès éclatant

Au cours d'un meeting monstre, plus de trente mille démocrates se sont prononcés en faveur du maintien ::: intégral de la laïcité de l'Enseignement public :::

(DE NOTRE ENVOYE SPECIAL)

Comme on l'avait prévu, la journée laïque de Cambrai a remporté hier un succès éclatant.

De tous les points du département et de la région, les démocrates sont venus rendre hommage à l'école laïque, école du Peuple par excellence, à son dévoué personnel enseignant, et en même temps clamer leur volonté de ne laisser porter aucune atteinte à la laïcité de l'enseignement public et de hâter le vote des lois scolaires en instance devant le Parlement.

Plus de 30.000 personnes de toutes conditions assistèrent au meeting grandiose qui se tint dans la vaste cour du Collège reconstitué, puis ce fut sous les verts ombrages des parcs le défilé monstre, drapeaux déployés de tout ce que la région compte de fervents amis de l'école laïque.

La journée laïque de Cambrai se déroula conformément au programme arrêté. Quant à son succès, il n'atteignit pas, mais il dépassa de beaucoup le résultat espéré !

L'impression qui se dégage de la manifestation d'hier, c'est que l'Ecole laïque, — quoi qu'en disent ses détracteurs — est plus forte, plus prospère que jamais.

Une réunion préliminaire

La grande journée laïque débuta, par une réunion préliminaire qui se tint à 9 h. 30, salle du Patronage Laïque, au cours de laquelle furent jetées les bases de la constitution définitive, d'une Fédération des œuvres scolaires et post-scolaires de l'arrondissement de Cambrai. Plus de 200 amicalistes représentant 28 groupements de l'arrondissement participèrent à cette réunion, qui se tint sous la présidence de M. Alfred Grattepanche, président provisoire, assisté de M. Soufflet, secrétaire. Parmi les personnalités présentes, on remarquait M. Georges Selliez, président de l'Union des Amicales laïques du Nord ; Bettremieux, secrétaire général ; Baert, secrétaire-adjoint ; Duburcq, Desplanque, président de la Fédération de l'arrondissement de Douai, etc...

La réunion donna les résultats attendus, la Fédération de l'arrondissement ayant été constituée.

La réception des autorités

Les appels lancés par l'Union des Amicales ont été entendus et suivis. Dès 10 heures du matin, les trains spéciaux venant de toutes les directions déversent à la gare des dizaines de milliers de manifestants.

Un peu plus tard, à 11 h. 30, les autorités se trouvent rassemblées dans le hall de la Gare, superbement décoré de tentures rouges, de plantes vertes et de drapeaux. Des personnages officiels sont venus pour saluer à sa descente du train de Paris, M. Daniel-Vincent, ministre du Commerce et des P. T. T., l'animateur de la manifestation, qui doit présider la grande journée laïque.

Parmi les personnalités présentes, on remarque MM. Bersez, Dron, Debierre, sénateurs du Nord ; Escoffier, Beauvillain, Couteaux, Plet, Coppeaux, députés ; Hudelo, préfet du Nord ; Desjardins, maire de Cambrai ; Carré, premier adjoint, entourés du Conseil Municipal au complet ; Demolon, Bataille, Bourdon, Melayers, conseillers généraux; MM. Georges Selliez, président de l'Union des Amicales Laïques du Nord ; Willay, vice-président Bettremieux, secrétaire général ; Baert, secrétaire-adjoint ; Viste, trésorier ; M. Chatelet, recteur de l'Académie de Lille ; Da Costa, inspecteur d'académie ; Vercouttre-Gombert, directeur du Pensionnat de Fournes ; Cerisier, chef de la 1re division à la Préfecture ; MM. Moury-Mazet, sous-préfet de Cambrai; Seguin, sous-préfet de Dunkerque ; Queron, sous-préfet d'Hazebrouck ; Lochaze, sous-préfet de Valenciennes; Monnier, sous-préfet de Douai ; Godefroy, sous-préfet d'Avesnes ; Laban, secrétaire de la Reconstitution ; Louis Louis, maire d'Hasnon ; Deneubourg, adjoint au maire de Lille, etc...

Sur les quais se trouvent également les membres du Comité de Cambrai, de la Ligue des Droits de l'Homme, du Comité des Amicales laïques de Cambrai, ainsi que les fanions de l'Union des Amicales du Nord et des Ecoles laïques de Cambrai.

Du train qui vient d'entrer en gare descendent MM. Loucheur, député, ancien ministre ; Emile Vincent, chef de cabinet de M. Daniel Vincent, ministre du Commerce ; Ferdinand Buisson, président de la Ligue des Droits de l'Homme ; l'amiral Jaurès et M. Navello, chargé de mission au Ministère du Commerce.

On apprend, non sans regret, que M. Daniel Vincent, retenu à Paris, par une réunion du Conseil des Ministres, se trouve dans l'obligation de se faire excuser.

Après les salutations d'usage, un cortège se forme, qui, précédé de l'Harmonie Municipale de Cambrai, de la Musique de Sancourt et de l'Harmonie du Pensionnat Vercouttre-Gombert, de Fournes, se dirige aux accents de marches entraînantes, vers le Jardin Public.

La revue des enfants des écoles

Dans la Grande Allée de l'Esplanade, les enfants des écoles sont alignés, garçons d'un côté, filles de l'autre.

Ils agitent des drapeaux, des bouquets de fleurs. Ils sont là par milliers, enthousiastes, à acclamer l'école laïque et les autorités qui les passent en revue. Plus loin, sous les vertes frondaisons du parc, un groupe composé d'une jeune fille et de deux enfants, vêtus de blanc, coiffés de bonnets phrygiens et portant de larges écharpes tricolores, symbolise la République. Les autorités s'arrêtent... On applaudit à cette heureuse initiative du plus charmant effet.

Puis, tandis que la Fanfare de Sancourt et l'Harmonie de l'Ecole primaire supérieure de Fournes donnent des concerts très appréciés, les personnalités officielles se dirigent vers le gymnase du Collège, où un banquet est servi en leur honneur.

Le banquet

En l'absence de M. Daniel Vincent, empêché, le banquet est présidé par M. Ferdinand Buisson, qui a à sa droite MM. Desjardins, maire de Cambrai ; Selliez, Emile Vincent, Hayez, sénateur ; Escoffier et Carré, premier adjoint et à sa gauche, MM. Bersez, Hudelo, l'amiral Jaurès ; Debierre, Loucheur, Châtelet et Demolon.

Au dessert, M. Desjardins prend le premier la parole et donne lecture des lettres de MM. Garin, Leroy, ancien député et Salengro, maire de Lille, qui se sont fait excuser. Puis il expose ce qu'est la laïcité. « La laïcité, dit-il, n'est ni une confession, ni un dogme. Etre laïque, c'est libérer les consciences, vouloir rendre la pensée libre. Nous respectons toutes les croyances, mais nous ne laisserons pas toucher à la laïcité.

En terminant, M. Desjardins adresse aux invités le salut de Cambrai républicain et lève son verre à la prospérité de l'école publique et à la République démocratique et sociale.

M. BERSEZ excuse ensuite M. Daniel Vincent, retenu à Paris et donne lecture d'un télégramme, annonçant que le Ministre a quitté la Capitale en auto, mais qu'il ne pourra arriver qu'à la fin de la manifestation. Lui aussi, il porte un toast à l'Université et à la République.

MM. Ferdinand BUISSON et l'amiral JAURES rendent enfin, pour terminer, un solennel hommage à l'Ecole Laïque et à son dévoué personnel enseignant. Leurs discours sont hachés d'applaudissements.

LE MEETING

L'immense cour du Collège est noire de monde, quand les personnalités officielles prennent place sur l'estrade magnifiquement décorée aux couleurs nationales. Plus de 30.000 personnes sont massées dans la vaste enceinte De puissants hauts parleurs porteront à la foule jusqu'aux rangs les plus reculés, les discours des orateurs.

Le premier, M. Georges SELLIEZ, prend la parole.

« Cambrai, dit-il, fête aujourd'hui la jeunesse de ses écoles, je lui apporte le salut affectueux des 125.000 Amicalistes du Nord ».

Puis il continue :

« Ici, à Cambrai, des paroles belliqueuses ont été prononcées, des serments de haine et de combat contre l'Etat Laïque ont été solennellement jurés.

Nous ne dramatiserons pas de tels événements.

Le peuple de France a le culte du bon sens. De graves soucis le préoccupent. Il a gagné la guerre : il voudrait bien gagner la paix.

Il réprouve, d'où qu'ils viennent, les appels à la violence et à la guerre civile : et il ne comprend pas que de telles révoltes soient prêchés par ceux-là mêmes qui se disent — ô ironie des mots — les apôtres d'une religion de paix et d'amour.

Nous autres, laïques, nous poursuivons inlassablement, sans nous en laisser détourner, la route que nous ont tracée les Condorcet, les Jules Ferry, les Paul Bert, etc...

L'école laïque, respectueuse de toutes les croyances, enseigne ce qui unit, non ce qui divise.

Nos Amicalistes ont suivi leurs maîtres le 2 août 1914, car l'Ecole « sans Patrie et sans Dieu » a voulu accomplir tout son devoir et donner l'exemple du sacrifice jusqu'à la mort. Ils se sont dévoués désormais aux œuvres qui imposeront à l'avenir la paix entre les hommes.

Avec Léon Bourgeois, Herriot et Briand — les grands apôtres de la Paix — nous affirmons que la guerre entre les peuples est odieuse. N'est-elle pas plus abominable encore entre les citoyens d'un même pays ?

Amis Instituteurs et Institutrices, qui avez accepté la noble mission d'enseigner et d'éduquer nos enfants, nous vous faisons confiance !

Contre les attaques injustes dont vous êtes l'objet, nous serons vos défenseurs !

Mais vous aussi, aidez-nous !

Edifions ensemble les modestes amicales, véritable prolongement de l'Ecole et de la Famille, qui donneront à la Nation des hommes aux poitrines robustes, des artisans habiles, des citoyens instruits et conscients qui seront la France de demain ».

L'ordre du jour adopté à l'unanimité

A la suite de son discours, M. SELLIEZ donne lecture de la motion suivante, qui est adoptée à l'unanimité :

« Les démocrates du Nord, résolument attachés à l'idée laïque, acclament l'école de la République ;

Affirment leur entière et absolue confiance en leurs maîtres et maîtresses dévouées ;

Demandent au Gouvernement de la République : 1° De ne permettre aucune atteinte à la laïcité de l'Enseignement public ; 2° De hâter le vote des lois scolaires en instance devant le Parlement.

Le discours de M. Bersez

Au nom de ses collègues du Parlement, députés et sénateurs républicains, radicaux, radicaux-socialistes et socialistes, M. BERSEZ, sénateur du Nord, prend ensuite la parole.

« Aujourd'hui, plus que jamais, dit-il, l'heure n'est pas sans quelque gravité. De toutes parts, nous assistons à une coalition des partis hostiles à la République. Se faisant une arme des difficultés économiques et financières, qu'ils ont, hélas ! pour une large part amenés et créés, ils croient l'heure venue de fomenter le mécontentement dans les esprits et de tenter de renverser le régime républicain ; et, fort habilement, l'attaque porte sur la plus haute muraille de la Cité républicaine : ils visent à l'abrogation de nos lois scolaires. Nous sommes debout sur le rempart et nous ne laisserons pas l'assaillant y appliquer l'échelle.

» La laïcité est chose inattaquable, elle n'est ni une confession, ni un dogme : c'est au contraire la méthode qui tend à affranchir des confessions et des dogmes sans empiéter sur leur domaine réservé !

» Oui, nous avons, nous, ce que nos adversaires n'ont pas, le respect de toutes les opinions, le respect en dehors de l'école. — qui est et doit être impartialement neutre. — de tous les cultes et de toutes les consciences : nous sommes au-dessus de toutes les jalousies et de tous les mensonges ; car nos maîtres n'ont qu'un souci, la vérité et la liberté.

» A cette liberté, nous ne permettrons point qu'on attente ; nous repousserons les insultes et les calomnies, nous sommes assez forts pour les dédaigner ; mais nous ne voulons pas qu'un citoyen français, — de quelque costume qu'il soit revêtu, — attaque les lois scolaires qui font la force de la République, dans le dessein d'ébranler le régime démocratique actuel.

» Debout ! Debout ! pour le maintien de nos lois, — pour l'extension grandissante du progrès de la pensée, — pour l'avenir plus triomphant de jour en jour de notre Enseignement laïque, et de l'esprit républicain, qui en est le fruit et la gloire ! »

Le discours de l'Amiral Jaurès

C'est ensuite, l'Amiral Jaurès qui rend un solennel hommage à l'Université de France, et à ses dévoués maîtres et professeurs et qui évoque la mémoire de son frère disparu.

Il lit quelques-unes des pages les plus lumineuses que le tribun regretté a écrites sur l'école laïque, puis il termine par cette harangue.

« Jeunes gens, vous qui êtes l'avenir, votre devoir est de faire la France toujours plus grande et plus prospère, en répudiant tous les dogmes. Relevez-vous et marchez la tête haute, vous appuyant sur l'école laïque qui représente la dignité de l'homme ».

Le discours de M. Buisson

M. Ferdinand BUISSON prend ensuite la parole. « Nous ne sommes pas de ceux, dit-il, qui proposent la Révolution par la force, par la violence. Nous voulons la liberté dans la République.

Ce qui fait la force de l'école laïque, c'est qu'elle est une œuvre française, une œuvre de la nation, l'école laïque est l'école nationale. La République est basée sur les principes de sa devise liberté, égalité, fraternité !... Cette devise s'applique à l'école laïque qui est l'école de tous, l'école qui donne à tous indistinctement, la possibilité d'accéder aux sommets de la pensée ! »

M. Buisson termine en rendant hommage au corps enseignant, puis M. BERSEZ termine en adressant aux Républicains du Nord, ses vifs remerciements et l'expression de sa gratitude, pour la volonté qu'ils viennent d'affirmer, de défendre envers et contre tous, l'école laïque, l'école de la République.

M. Daniel-Vincent chaleureusement acclamé

Le meeting terminé, un immense cortège se forme, qui défile sous les plis des 300 drapeaux venus de toutes parts, aux accents de pas redoublés entraînants dans les principales artères de la cité Cambrésienne. Sur l'Esplanade, une estrade a été dressée sur laquelle prennent place les personnalités officielles.

M. DANIEL VINCENT qui vient d'arriver de Paris en auto, prend la parole et est l'objet d'une formidable ovation. Après avoir évoqué la belle figure de Jaurès, le ministre magnifie l'école laïque et ses dévoués maîtres.

Dans un cadre de verdure admirable face aux grottes, des groupes de jeunes filles costumées exécutent aux accents d'une douce harmonie de gracieux ballets.

A la demande de la Municipalité, M. DANIEL-VINCENT reprend encore une fois la parole, pour remercier ceux qui de près ou de loin, sont venus apporter le réconfort de leur présence et prouver ainsi combien le Peuple du Nord reste attaché aux institutions démocratiques.

La journée laïque, dont l'éclat a dépassé toute espérance, se termine en fêtes et en divertissements.

M. P.

LE CONGRES DU PARTI OUVRIER BELGE

(De notre correspondant particulier de Bruxelles). — Le Congrès du Parti Ouvrier belge qui s'était ouvert samedi s'est terminé hier après-midi.

Bracke, député, y représentait le parti socialiste français.

Emile Vandervelde, Ministre des Affaires Etrangères de Belgique a exposé que le Conseil général du Parti Ouvrier et les chefs des principales organisations ouvrières ont décidé de participer au gouvernement actuel pour empêcher l'inflation et travailler au relèvement du franc qui est aussi « le franc » des coopératives, des syndicats et des mutualités.

Une longue ovation a salué la fin de ce discours confirmant ainsi la décision du Conseil général.

LE TEMPS D'AUJOURD'HUI

Assez beau, nuageux, vents de Nord-Est 3 à 6 mètres, température minimum 8°.

EN DEUX LIGNES

Paris. — Bâtiments coopér. ouvrière Belleville dévastée par incendie. Dégâts 700.000 francs.

Varsovie. — M. Bartel constituera ministère, mardi. On s'attend à grands changements.

Dernière heure

M. BRIAND EST PARTI POUR GENEVE

M. A. Briand, Président du Conseil, accompagné de M. Peycelon, directeur de son cabinet et de M. Aimé Leroy, son chef de cabinet, se rendant à Genève, a quitté Paris hier soir, à la gare de Lyon par le rapide de 20 h. 45.

DERNIÈRE HEURE SPORTIVE

LES ATHLETES FRANÇAIS VICTORIEUX A LIEGE

Le classement général du match d'athlétisme France-Belgique, s'établit comme suit : France, 74 points ; Belgique, 45 points.

ROUBAIX

Bureaux : 45, rue de la Gare — Téléph. 9-51
Dépôt de vente : 78, Grande-Rue

Les opinions de Séraphin

Monsieur Lebureau a une réputation détestable. Il a aussi bon dos. On lui impute, comme à Dieu, les choses qu'on ne peut expliquer. Il est, aux yeux de tous, responsable, comme le Cartel l'est aux yeux des cléricaux, des maux dont nous souffrons.

Je ne dirai pas que Monsieur Lebureau, ponctuel, quelquefois précieux, souvent distant, avec une petite pointe de mépris, soit comme le chevalier Bayard, sans reproche. Mais il ne faut rien exagérer. Je sais bien que des mots amers tombent de lèvres courroucées quand un malheureux, ayant décroché le récepteur du téléphone attend que l'aimable employée faisant la liaison entre lui et une autre personne, ait terminé la lecture de son amoureux, ou parcouru le catalogue de la Samaritaine. Je sais que ce courroux peut se changer en fureur quand, après vingt minutes d'attente on donne la communication avec l'abonné numéro Y alors qu'on a demandé l'abonné numéro X. Mais cela est l'exception. Et, à tout prendre, rien n'est parfait.

Le public, le bon public, l'est-il parfait ? N'y en a-t-il pas qui pourraient méditer cette parole de Matthieu « Et pourquoi regardes-tu la paille dans l'œil de ton frère, tandis que tu ne vois pas la poutre dans ton œil ? »

La poutre ici est de taille. J'en demande pardon à ceux qui, comme moi, vitupèrent parfois contre l'Administration des P. T. T. Mais ce qu'elle est en droit, aussi, de vitupérer contre nous !

Ecoutez plutôt :

« Au cours de l'année 1925, 2.800.000 lettres (deux millions huit cent mille, entendez-vous ?) ou cartes postales, n'ont pu être remises à leurs destinataires en raison de l'insuffisance des adresses. 1.500.000 de ces correspondances n'ont pu être restituées aux expéditeurs parce qu'elles ne portaient aucune indication permettant d'en assurer l'attribution. »

Et voilà donc démontré que si M. Lebureau n'est pas parfait il s'en faut que le soient ceux qui l'accablent.

On a tout ce qu'on mérite. Ceux qui veulent une Administration parfaite doivent eux-mêmes être parfaits. Car un Monsieur en colère peut s'écrier : je paie pour être servi ! Il est facile de lui répondre : Parfaitement, à la condition que vous sachiez ce que vous voulez ! Et, je le demande, un facteur peut-il, quelle que soit sa bonne volonté, remettre un pli à son adresse, quand cette adresse n'est pas indiquée ou l'est mal ! — E. B.

Le Grand Soir est-il proche ?

Telle est l'interrogation que se posaient avec anxiété certains esprits prompts à l'alarme. On affirmait, en effet, que « l'heure rouge » sonnait deux fois par jour dans toutes les villes du monde entier. Renseignements pris, il s'agissait de l'heure rouge de l'apéritif, celle qui voit le Dubonnet, rubis liquide, miroiter dans chaque verre...

Cinquantenaire de l'Orphéon "L'Union des Travailleurs"

C'est hier, dimanche, 6 juin, qu'ont été clôturées les admirables fêtes du Cinquantenaire de « L'Union des Travailleurs » et du Jubilé de cinquante ans de présence à la société de M. Arthur Florin.

Après une brillante exécution de cette belle phalange de chanteurs, au cours de la matinée, un banquet parfaitement organisé et réunissant plus de 150 convives fut servi, à 13 heures 30, dans un des salons de l'Hôtel Belle-Vue.

LE BANQUET

Animé, joyeux, étincelant de gaieté, de camaraderie, d'esprit.

A la table d'honneur, avaient pris place : MM. Arthur Florin, président ; Mme Browayes, présidente d'honneur ; MM. Thérin et Verbeught, adjoints au maire ; Mme et M. Francis Bousquet, directeur du Conservatoire de musique ; MM. Housieaux, vice-président de la Fédération musicale du Nord et du Pas-de-Calais ; Vandestienne, Lambin et Boitiaux, vice-présidents d'honneur ; Mme Lambin ; MM. Albert Sonneville, président d'honneur ; Dr Delahousse, président de la Fanfare Delattre ; Wattine, vice-président de la Fédération des musiques de France ; Fournier, de la Grande-Harmonie ; Louis Dewispelaere, directeur et Madame ; MM. Albert Despretz, président de l'Harmonie des Anciens Soldats Français et Alliés ; Dehem, président de la Grande Fanfare ; Delbergue, président de la Chorale des Mutilés ; des délégations de l'Union Chorale de Croix ; de l'Harmonie du Point Central de Tourcoing ; de la Cœcilia Roubaisienne, avec son président, M. Hennebelle, etc.

LES DISCOURS

Au dessert, après avoir excusé M. Wattremez, adjoint au maire, retenu par un deuil récent, M Florin, exprima l'émotion qui l'étreignait pour la sympathie dont il se sentait entouré. Il remercia le maire, les adjoints présents ; MM. Francis Bousquet, Housieaux, Charles Wattine, Emile Fournier Victor Vandestienne « le Père Choral », Sonneville, Lambin, Degallaix, Baittiaux, les délégations, les invités.

Il eut un mot aimable pour MM. Despretz et Delacourt, le secrétaire, Jules Destailleur, MM. Nivesse, Camille Duquenne, Achille Lodewyck, Carpentier, Welman.

Puis il fit un vif éloge, très applaudi, du directeur remarquable qu'est M. Louis Dewispelaere.

Prirent ensuite la parole, en des discours parfaits : MM. Housieaux, au nom de la Fédération du Nord et du Pas-de-Calais ; Thérin, adjoint au maire, au nom de la ville de Roubaix ; Wattine, administrateur délégué de la Fédération des musiques de France; Sonneville, président d'honneur ; Dewispelaere, directeur ; Deus, au nom de la Presse.

Les récompenses suivantes furent ensuite distribuées par M. Housieaux, récompenses accordées par la Fédération des sociétés musicales du Nord et du Pas-de-Calais aux sociétaires ci-dessous à la suite du Congrès de Nœux-les-Mines :

Etoile Fédérale (50 ans de présence dans la même société). — M. Arthur Florin.

Médaille d'honneur (pour plus de 30 ans de présence dans la même société) : Desobry, Alfred, 31 ans ; Boucau Désiré, 31 ans ; Florin Léon 30 ans.

Médaille d'honneur (spéciale pour plus de 30 ans de présence dans diverses sociétés). — Monnier Charles, 35 ans ; Destailleur Jules, 31 ans.

Diplôme d'honneur (pour plus de 20 ans de présence dans la même société). — Catteau Léon, 25 ans ; Casier Benjamin, 25 ans; Dufraene Paul, 22 ans ; Hasse Désiré, 22 ans ; Dupureur Edmond, 21 ans ; Rassneur Eloi, 21 ans ; Delaplace Jules, 21 ans ; Masse Louis, 21 ans ; Jean Victor, 20 ans.

Bravo pour l'Union des Travailleurs.

IL AVAIT VIOLE... SON DOMICILE

Mme L..., née D. M., 31 ans, soigneuse, demeurant à Roubaix, Grande-Rue, est venue déposer plainte au commissariat de police contre M. L. F., 43 ans, cafetier, locataire principal de la maison où Mme D. M., sous-loue un appartement. D'après les déclarations de la plaignante, M. L. F. se serait introduit de force chez elle.

Un procès-verbal d'enquête a été rédigé.

LA FOLIE DES VITESSES

De nouvelles contraventions ont été dressées hier par la police contre des automobilistes insouciants du code de la route.

Ce sont : MM. T. J., 25 ans, industriel, demeurant à Mouvaux, rue Carnot ; V. A., 31 ans, industriel à Tourcoing, rue de Roncq ; J. J., 34 ans, industriel à Tourcoing, rue de Lille.

L'Histoire de la Musique

UNE CONFERENCE DE M. F. BOUSQUET

La série de conférences que M. Francis Bousquet, directeur du Conservatoire de Musique, a offert à des auditeurs de plus en plus nombreux, s'est terminée, dimanche, dans une apothéose.

M. Romme étant malade, c'est M. Bousquet lui-même, qui a parlé sur la symphonie et le poème symphonique au XIXe Siècle.

La conférence du maître étonnant qu'est M. Francis Bousquet, fut un bijou. Agréable, nourrie, d'une tenue littéraire impeccable, parée d'anecdotes spirituelles, gracieuses, elle souleva d'enthousiastes applaudissements.

L'orchestre de l'Association Symphonique, que M. Bousquet dirigea admirablement, nous fit goûter à un véritable régal d'art musical.

Le conférencier rendit un bel hommage à Liszt, le célèbre compositeur hongrois (1811-1886), dont il fit jouer « Les Préludes ». Il s'arrêta longuement sur Wagner, ce monstre musical, qui a pesé d'un poids énorme sur plusieurs générations de musiciens, incapables jusqu'à Debussy, de secouer son joug. Sa production est vaste comme son génie. Le vaisseau fantôme, le Tannhauser, Lohengrin, Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg, L'Or du Rhin, La Walkyrie, Siegfried, Le Crépuscule des Dieux, Parsifal, etc...

Il eut une conception étonnante des amples proportions, des larges mouvements. Sa tétralogie est une œuvre formidable qu'on ne peut entendre sans une émotion intense.

Il a introduit le développement symphonique. La musique moderne lui doit beaucoup. Il a substitué le Prélude, qui prépare les spectateurs à l'action à la vieille ouverture désuète. Mais si l'artiste fut génial, l'homme fut médiocre : imprévoyant, ingrat envers Meyerbeer, Schumann, Saint-Saëns.

Richard Strauss (1825-1899) est un musicien aldemand des plus considérables, après Wagner. Son orchestration est pleine d'exubérance, notamment dans Salomé et Electra, ses œuvres maîtresses.

M. Bousquet passe ensuite en revue l'Ecole Scandinave, qui, avec Edouard Greeg, donne une composition à la fois séduisante et sévère ; l'Ecole Tchèque, d'où émerge Métana, avec « La fiancée vendue ».

Il s'arrête avec complaisance sur l'Ecole Espagnole et s'attache, avec infiniment de bonheur, à démontrer qu'avec l'Ecole Russe, elle constitue une musique vraiment nationale.

Albenitz peut être considéré comme le créateur de la musique espagnole moderne. Elle manque peut-être de profondeur et la pensée semble faire défaut, mais quel sens de la couleur !

La musique russe est empreinte de mélancolie et d'un charme pénétrant. Elle repose, comme la musique espagnole, sur l'expression du sentiment populaire. Vorodi, Dargomijski, Borodine, en font la preuve.

Et voici l'école française à laquelle, bien qu'il soit né à Liège, se rattache Franck. Il a subi peu d'influence et a inauguré l'emploi du chromatisme. Sa musique est faite de recueillement et de sécurité mystique.

Vincent David, un des maîtres de la musique française, qui a exprimé en pages admirables, la vie religieuse, l'amour du paysage.

Il n'effleure que le nom de Gabriel Fauré, ce maître parfait, qui a exercé une influence souveraine. Méconnu, qui a attendu son heure, enfin sonnée. Paul Vidal, Louis Auber, Albert Roussel, Claude Debussy, dont l'influence fut si grande. Hardi novateur, d'une sensibilité extrême, souple, élégant, et qui alors que « Wagner errait le torse nu dans la Forêt Noire, parcourait, en bas de soie, les fraîches avenues du Parc de Versailles ».

Et c'est Saint-Saëns, le plus grand de nos symphonistes, cet admirable virtuose du piano et du violon, cet enfant prodigue au génie si plein, qui termine la conférence remarquable de M. Bousquet.

Un public emballé lui a dit son admiration. Il a chaudement applaudi le conférencier et le maître musicien, ainsi que l'orchestre de l'Associatoin symphonique dans :

Les Préludes (Liszt). — Lohengrin, prélude (Wagner) ; Tristan et Yseide, prélude, id. — Dans les Steppes de l'Asie Centrale (Borodine) ; Fantaisie sur une danse cosaque (Dargomijski). — La Procession, nocturne (H. Rabaud). — Marche héroïque (Saint-Saëns).

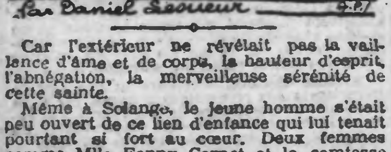
Les portes seront fermées pendant l'exécution des morceaux.

CYCLISTE BLESSE PAR UNE AUTO

A 11 h. 45, quatre cyclistes roulant de front se dirigeaient vers la rue de Lannoy, quand à hauteur de l'école de plein air, ils croisèrent une auto 16427, venant en sens inverse et conduite

---

FEUILLETON DU 7 JUIN 1926. — No 37



Car l'extérieur ne révélait pas la vaillance d'âme et de corps, la hauteur d'esprit, l'abnégation, la merveilleuse sérénité de cette sainte.

Même à Solange, le jeune homme s'était peu ouvert de ce lien d'enfance qui lui tenait pourtant si fort au cœur. Deux femmes comme Mlle Fanny Cornet et la comtesse d'Herquancy ne connaîtraient pas réciproquement leur existence sans qu'une attraction de sympathie s'établît entre elles. Ne pouvant parler de la seconde à la première, il ne voulait pas faire l'inverse. Car Solange ne manquerait pas de partager les sentiments qu'il avait voués à sa chère éducatrice. Elle souhaiterait de la voir, de l'entourer, de l'aider même. Au nom de quoi, comment, par quel subterfuge, satisferait-il ce désir ? Ne serait-ce pas manquer à la noble vieille — non pas de rapprocher d'elle une créature telle que la délicieuse Mme d'Herquancy mais d'y arriver par des mensonges. Et de ces mensonges impossibles à soutenir n'adviendrait-il pas quelque péril pour la si mystérieuse vérité ? Mlle Fanny n'était pas seule. La neurasthénie de sa sœur dictait beaucoup de réserve. D'ailleurs, ces réflexions de scrupule furent plutôt inconscientes. Un amant tel que lui n'a pas besoin de beaucoup de raison pour s'interdire tout discours qui ne touche pas sa passion. N'a-t-il pas plus à dire et à demander sur un unique sujet que sur le reste de l'univers ? Les entrevues de Pierre avec Solange furent si rares, surtout dans la dernière période, que le temps leur manquait pour parler assez d'eux-mêmes et de leur fils.

Ceci explique pourquoi, lorsque Mme d'Herquancy vint chercher le petit Etienne chez sa nourrice et ne l'y trouva pas, elle n'eut pas un instant la pensée que les demoiselles Cornet dont elle oubliait à cette heure jusqu'à l'existence, puissent lui donner même le plus lointain renseignement sur sa disparition. Pas une minute, elle ne se douta, et ne devait se douter, à moins de l'apprendre positivement, que la personne entrevue dans la voiture, au pied de la montée des Gressets, par Adeline, n'était autre que Mlle Fanny.

Tel était pourtant le fait. Et Mlle Julia l'apprenait de la bouche de sa sœur, pendant que le petit être, qui serait dans quelques heures un orphelin, dormait dans son heureuse inconscience.

— Pierre m'a emmenée, racontait Fanny, jusqu'à un village du côté de Louveciennes, les Gressets. Il est descendu de voiture en me disant qu'il n'en aurait pas pour longtemps. Et, moins d'un quart d'heure après, il revenait avec ce mignon dans les bras. Il devait voir souvent son fils, car l'enfant paraissait très habitué à lui, le câlinait, l'appelait « papa ». C'était une joie pour ce bébé d'aller en voiture. Il n'a eu sa crise de désespoir que lorsqu'il a compris que son père était parti et que lui restait avec moi.

— Mais quelle explication t'a donnée Pierre ?

— Une explication bien brève : « J'ai un enfant. Personne au monde ne doit connaître son existence, parce qu'on arriverait trop vite à nommer et à perdre sa mère. Cette femme, je l'adore, je la mets au-dessus de tout. Mon cœur et mon devoir s'accordent pour la préserver d'une catastrophe. Or, j'ai lieu de croire que son mari a des soupçons. Il veut s'assurer qu'il y a un enfant. Je crains même qu'il ne pense à l'enlever. Je n'ai pas une seconde à perdre. Il faut que je retire Etienne d'une retraite qui n'est plus sûre. Où le mettre ? Je ne sais pas encore. Je dois m'entendre pour cela avec sa mère. Demain, je la verrai. Nous aviserons. Mais ce soir, cette nuit... que ne peut-on pas contre notre enfant ? Et elle !... elle, qui ne sait rien, qui ne peut rien... à qui je réponds de son fils ».

— Mon Dieu !... mais quel drame !... interrompit Julia.

— Un drame comme il s'en passe beaucoup, reprit sa sœur. Le monde est plein de violences et d'intrigues. De pauvres vieilles filles comme nous voient par hasard fulgurer un de ces orages. Rien que dans les honnêtes familles bourgeoises de mes élèves, tu n'imagines pas ce qu'on me confie, ce que j'entrevois.

— Ah ! soupira Julia, quand le costume fia, ce que j'entrevois. féminin...

Elle remontait sur son dada. Fanny la laissa dire. Puis elle lui prit la main et l'amena près de Tiennot endormi. Mieux qu'aucun raisonnement, le spectacle de cet innocent sommeil écarta les divagations.

Les deux vieilles filles se tinrent longtemps devant cet oreiller sur lequel reposait la belle petite tête aux boucles soyeuses. Leurs mains unies se serraient bien fort. Une même émotion gonflait leurs cœurs. Elles échangeaient, sans paroles, la longue mélancolie de leurs existences désertes, l'aveu de leurs espérances éteintes une à une sous le pas des années, le désir, non déraciné encore, d'une maternité d'emprunt.

L'une d'elles murmura :

— « Si nous étions plus jeunes... »

Et l'autre :

— « Il aurait pu nous le laisser... »

Mais leur double soupir exprima la folie d'un tel rêve. Les deux septuagénaires ne pouvaient cultiver cette enfance en fleur.

Elles décidèrent de passer la nuit dans le même lit. Tiennot respirerait mieux. D'ailleurs, on pourrait l'étouffer en couchant auprès de lui. Elles confondaient, dans leur inexpérience, le robuste petit gars, qui aurait gigoté ferme, avec un nouveau-né. Elles ne dormirent guère. Ce fut un va-et-vient nocturne de fantomatiques robes de nuit, si flasques et longues qu'à peine y eût-on deviné un maigre corps.

Un instant, le petit parla en rêve. Elles se précipitèrent. Il s'éveilla.

A la vue des deux visages inconnus, que l'inquiétude faisait rébarbatifs, dans la lueur dansante d'une bougie, Tiennot poussa des clameurs de brûlé.

Fanny le prit dans ses bras, lui chanta une chanson, l'apaisa, et, plus d'une heure ensuite, n'osant le recoucher, parce qu'il grignait au moindre mouvement, demeura immobile, mal assise au bord du lit, et grelottant malgré le châle que Julia lui jeta aux épaules.

La journée du lendemain se passa mieux qu'on n'eût pu le prévoir. Tiennot, dès le matin, s'apprivoisa grâce à Friquet. Peu à peu, la tendresse des deux vieilles femmes, débordant de leurs paroles, de leurs caresses, de leurs regards, pénétra son petit cœur. Il la sentit, se rassura.

Mlle Fanny ayant envoyé un mot d'excuse à ses élèves, demeura à la maison. Car Pierre, n'est-ce pas ? pouvait venir d'un instant à l'autre.

Elle fit la conquête de l'enfant par sa merveilleuse douceur, par les récits qu'elle inventait, par son instinct de capteuse d'âmes. Tiennot, l'entendant nommer par sa sœur, se mit à l'appeler aussi « Fanny ».

— Oh ! dit Julia, ce n'est pas possible.

— Trouvons une façon de nous désigner qu'il conserve en grandissant. Nous pouvons être ses marraines. Dis, mon mignon, dis : « Marraine Fanny ».

Tiennot secoua la tête.

— Tu ne veux pas ?... Pourquoi ?

— Fanny trop vieille, prononça Tiennot avec cette sûreté d'expression tellement surprenante et cocasse dans sa petite bouche. Il ajouta, songeant à la belle jeune dame qui venait le voir chez sa nourrice : « Marraine à moi, jolie... jolie !... »

Et il resta, suffoqué, les bras ouverts, les menottes frémissantes, comme devant une radieuse apparition.

— Pauvre de nous ! soupira Julia.

— Il a raison, dit la douce Fanny. Eh bien, nous serons ses tantes.

— Tante... répéta Tiennot, tante..

Son air extatique disparut. Une expression de malice anima son charmant minois.

L'évocation que provoquait le mot devait être bien différente. Effectivement, celle qu'il appelait ainsi, la tante de sa nourrice avec ses mouvements cassés d'infirme flétrie avant l'âge, lui paraissait plus proche de ses deux bonnes vieilles amies. L'appellation ne le choqua pas comme celle de « marraine ». Oh ! celle-là, elle était réservée à une seule créature. Personne n'aurait pour lui l'aspect, le charme, la tendresse de celle qu'il nommait ainsi.

Si petit qu'il était, comment confondrait-il les étreintes passionnées d'une mère avec les effusions d'une autre femme, la grâce adorable d'une telle mère avec les vieillottes mignardises des demoiselles Cornet ?

— Nous serons pour lui, décidèrent-elles, « tante Julia » et « tante Fanny ». Maintenant qu'il nous connaît et que nous l'aimons, le chéri, son père nous le ramènera quelquefois, il faut l'espérer. Autrement, ce serait trop cruel.

— Je ne sais pas, réfléchissait Fanny. Une des préoccupations de Pierre — j'avais oublié de te dire — était que M. de Mirevert, s'il apercevait l'enfant chez nous, ne sût pas que c'était le sien.

— M. de Mirevert, bougonna Julia. Ah bien ! quand celui-là s'occupera de ce qui se passe chez ses locataires !... Nous, lui mettrions l'enfant sous le nez qu'il ne saurait pas seulement si c'est un être vivant ou un paquet.

— N'essayons pas, dit Fanny. Pour moi, Pierre tient tant à l'ignorance de M. de Mirevert qu'il ne viendra pas chercher son fils lui-même. Tu vois bien... Il ne l'a pas amené, il n'est pas entré dans la maison avec moi. Je vais recevoir une lettre me donnant un rendez-vous où je lui reconduirai Tiennot. Pas avant demain matin, sans doute. C'est cet après-midi qu'il doit rencontrer la mère et s'entendre avec elle.

Les demoiselles Cornet ne reçurent pas la visite de Pierre Bernal dans la journée — cette journée où Solange d'Herquancy allait à Bois-le-Roi pour le retrouver, cette journée dont le malheureux artiste ne devait pas voir la fin.

(A suivre).